

Le film de l'adaptation 10.7.40
 Jean Fayard
 259-40

LE FESTIVAL DE CANNES

émotion, de cette qualité bien entendue.

Il faut poser avant tout chose le problème de l'adaptation. On ne retrouve pas là l'œuvre de Gide, le cinéma est obligé de galoper par dessus les événements qui font la vie quotidienne et, par leur enchaînement, la durée. Il doit choisir quelques touches significatives parmi cent autres, négliger la lente évolution des sentiments pour braquer un œil sur les brins qui les expriment. Un élément capital du livre, la patiente éducation d'une petite aveugle abandonnée, et mûrie dans sa cécité, a dû être pratiquement supprimé.

L'histoire commence, au vrai, quand Gertrude a vingt ans, quand elle est belle et civilisée. Le centre de gravité des deux ouvrages n'est certes plus le même, mais cette histoire qu'on nous raconte ici, je dirai presque cette autre histoire, garde une haute qualité et on ne saurait parler de trahison. Le travail de Jean Delannoy, de Jean Aurenche et de Pierre Bost mérite tous les éloges. On a rarement écrit dialogue plus précis, plus elliptique, plus naturel, plus dépouillé et plus fidèle à l'esprit, on s'est toujours appliqué à raconter, par l'image et certains passages ont une force de persuasion extraordinaire, je veux dire, en particulier, la vaine recherche, par la jeune aveugle, d'un souvenir perdu dans la neige ou encore



d'elle, d'épouser Gertrude. Un jour, on découvre qu'une opération pourra la guérir. Trouvant tout à coup la vie de tout le monde, elle ne rencontre que le désespoir. La femme du pasteur est malheureuse comme la jeune fille, qui aime Jacques éperdument. Elle se jettera dans la rivière.

C'est après la guérison que nous trouvons les plus belles et les fortes

scènes du film lorsque Gertrude essaiera de faire coïncider son sens nouveau avec les autres, à reconnaître les familiers qu'elle n'avait encore jamais vus. Faut-il dire que nous ne fîrions aucune réserve ? Certes non. La fin faiblit brusquement quand nous sommes en présence d'une situation inextricable. La narration, si sûre jusque-là, cesse brusquement de marcher et nous devons subir, dans un film qui avait été jusque-là remarquablement silencieux, des discours bien faits, certes, mais d'autant plus inutiles qu'ils n'expriment rien que nous ne savions déjà. Il y a, en particulier, un personnage très faible, celui de la femme du pasteur dont la médiocre jalousie devient franchement ennuyeuse et Line Noro contribue malheureusement à cette impression. Nous préférons Jean Desailly, jeune premier fort discret, et Andrée Clément dont le visage exprime beaucoup de choses. J'ai entendu certains discuter de Pierre Blanchar. Pour moi, je serai catégorique, je le trouve excellent, ses traits sont fins, sa voix belle, sa tenue simple. Il refuse catégoriquement tous les effets, il prête au pasteur une dignité et même une vie intérieure telles qu'on ne saurait en imaginer d'autres. Quant à Michèle Morgan, elle a recueilli tous les suffrages et je partage sans réserve cette admiration unanime. Non seulement elle est d'une profonde beauté, mais encore elle a acquis une prodigieuse autorité. Ce n'est plus seulement le fantôme errant de Quai des Brumes, c'est une femme bouleversante. Son premier sourire, ou encore ses premiers regards sur le monde au moment où ses yeux fixes et éteints jusque-là s'ouvrent sur les êtres et sur les choses, relèvent de l'art le moins contestable et laisseront longtemps une trace exquise dans notre souvenir.

Jean FAYARD.

CANNES, dira-t-on ?

Sur la Croisette il y a de jolies filles bronzées. On n'a même pas le temps de les admirer. Nous sommes ici à la chaîne ! Projections, cocktails, visites, stationnements au Bureau de Presse, articles à faire. Et à Paris, les petits copains vous envient d'être à Cannes. Et ben, mon vieux...

*

Le Colossus est arrivé. Il faut le dire. Il a très bonne mine et il est impressionnant. Nos petits Cois bleus se répandent à travers les rues de Cannes et se montrent très fiers de leur bâtiment. Ils en parlent... et c'est réconfortant de trouver des gens qui ne « causent » pas de cinéma !

*

Après César et Cléopâtre, l'organisation de M. Arthur Rank a offert un cocktail aussi brillant que réussi. Dès votre arrivée, un monsieur cite votre nom au micro. On se rectifie la cravate. On est quelqu'un !

*

Si nous sommes bien sages, on nous sortira.

On veut nous emmener à Grasse visiter une usine de parfumerie ; on va à Eden-Roc, où les producteurs nous payeront le verre.

Les Mexicains nous préparent une grande nuit mexicaine avec alcools mexicains, rumbas mexicaines et tango à la mexicaine. Les autres puissances nous inviteront aussi.